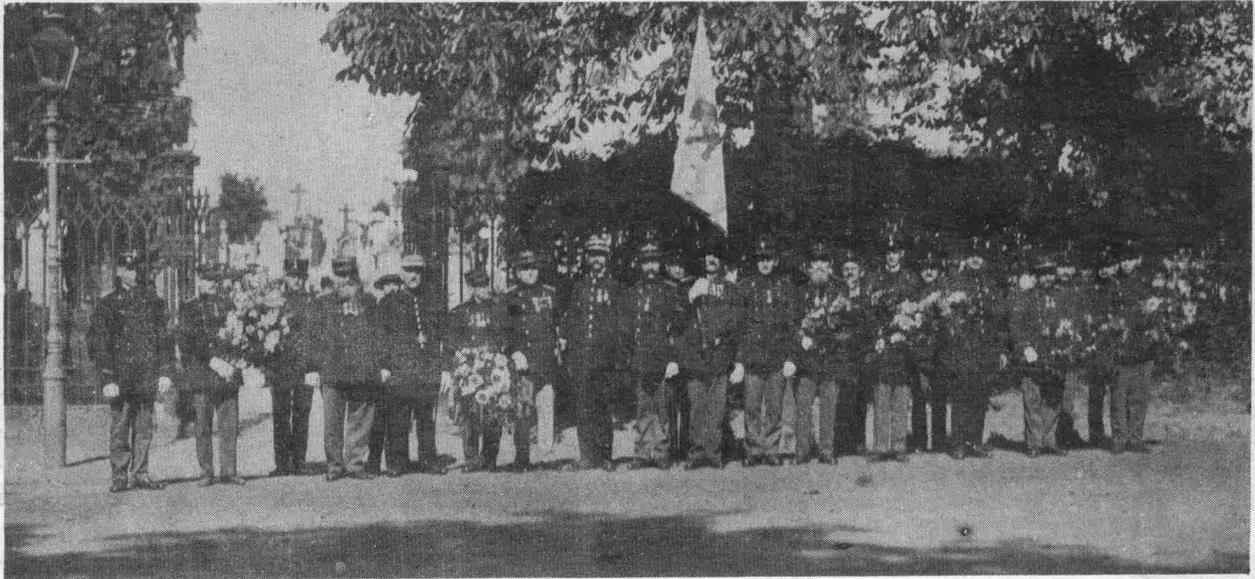


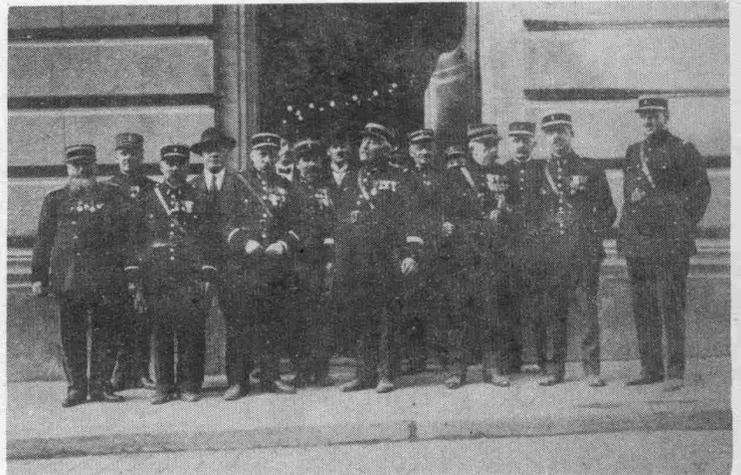
## Stiftungsfest und Fahnenweihe des Pompierskorps der Oberstadt.



Das Feuerwehrkorps der Oberstadt.



Auf den Gräbern der verstorbenen Mitgliedern werden Blumen niedergelegt.



Die Wehrkommandanten mit ihren französischen Kollegen.

Bien qu'elle connût le paysage, il lui apportait, chaque fois, quelque surprise: un cerisier en fleurs, une touffe de coquelicots près de la voie, l'herbe plus drue qu'au dernier voyage. Elle laissait les autres discourir, faisait „pensée à part”. D'abord, elle songeait à des tons de rubans sur une paille fine, puis à ses compagnes de cours, puis à Lydie, enfin, au frère de Lydie — un grand jeune homme qui venait plus souvent, croyait-elle, depuis qu'il l'avait aperçue. Il était pâle, un peu courbé, il portait un joli prénom: Philippe. Et la petite avait envie d'appeler Philippe tous les peupliers du chemin. Que ces routes, près de lui, lui eussent paru charmantes! Elle se voyait à ses côtés, sous ces ombrages, longeant, à son bras, ce ruisseau... Elle mettrait des souliers blancs et — tant pis! — des bas de soie à couture. Ce n'est qu'au retour qu'il demanderait sa main. Philippe Barlin... „Mme Philippe Barlin...” Elle en ferait une tête, Annette! Bah! elle se consolait en bisquant. Le train s'arrêtait dans une gare, repartait, et l'enfant, jouissant du don merveilleux de s'abstraire, reprenait le fil de son récit.

Vêtue d'une robe de soie à pluie de jais — toujours la même — Mme Sandrézy les attendait. Elle montrait, sous des bandeaux blancs, une figure désabusée, des yeux bleus qui avaient versé des larmes. Des deuils successifs éteignaient autour d'elle toutes les flammes qui l'eussent réchauffée à son déclin. Elle survivait et mesurait toute la tristesse de survivre à l'âge où les parents deviennent des héritiers. Elle n'éprouvait de tendresse que pour Simone. Sa présence lui était nécessaire et elle eût supporté toutes les scènes pour la voir.

Mathilde Verdier embrassa la vieille dame et, avec une admiration nuancée de reproche constata:

— Vous ne changez pas, ma bonne tante, oh! pas du tout.

Anne, revêche, tendit son front et l'adolescente, qui agrémentait d'un nouvel épisode son roman: „Si M. Philippe était là...”, offrit spontanément ses deux joues fraîches et lisses.

Françoise, la servante, annonça que le déjeuner était prêt. On passa à table. Les Verdier se vengeaient sur les plats. Julien masti-

quait rageusement. Anne, avec une hypocrite non-chalance, mettait les bouchées doubles, et Mathilde, narquoise, emplissant son assiette, paraissait dire à la domestique dont elle devinait l'hostilité: „Une autre fois, si vous voulez avoir votre part, faites moins juste.” Simone, pensive, posait sur la tante, qui le recevait comme un baume, son chaud regard mordoré. En elle-même, elle délibérait: „Eposerait-elle M. Philippe au printemps ou à l'automne?” Elle organisait le décor. Elle eût oublié de se servir, si la maîtresse de maison ne l'eût tendrement rappelée à l'ordre:

— Ma petite chérie, tu ne manges pas!

Et la petite chérie obéissait, souriante, l'esprit ailleurs.

On versa le café au jardin. Installés dans des fauteuils, les hôtes digéraient mais ne désarmaient pas. Mathilde, résolue à frapper un grand coup, se fit éloquente.

— C'est un lourd souci pour une mère que l'établissement de ses filles. Si seulement à ce que nous donnons on ajoutait cinquante mille francs.

(Suite page 4)